

Michael von ALBRECHT, *Große römische Autoren. Texte und Themen*. Band I. *Caesar, Cicero und die lateinische Prosa*. Band 2. *Horaz, Vergil und seine Nachfolger*. Band 3. *Von Lukrez und Catull zu Ovid*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2013 (Heidelberger Studienhefte zur Altertumswissenschaft), 24 × 16 cm, 266, 316, 315 p., ISBN 978-3-8253-6076-4 ; 978-3-8253-6077-1 ; 978-3-8253-6078-8.

M. von Albrecht, professeur émérite de l'Université de Heidelberg, est un savant trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter. On lui doit une *Geschichte der römischen Literatur* (2 vol. de 704 et 762 p., Munich, 1994 ; troisième éd., Berlin, 2012 [trad. ital. : *Storia della letteratura latina : da Livio Andronico a Boezio*, 3 vol., 1995-1996 ; trad. anglaise : *A History of Roman Literature From Livius Andronicus to Boethius*, 2 vol., Leyde-New York-Cologne, 1997 ; trad. esp. : *Historia de la literatura romana : desde Andronico hasta Boecio*, 2 vol., Barcelone, 1997-1999 ; trad. française sous presse]), magistrale synthèse qui est le couronnement de quarante années d'enseignement et de recherche. Le travail que voici, en trois tomes, se présente, en complément à la monumentale *Histoire*, comme un livre de lecture et de travail. En réalité, il s'agit d'un recueil de *Kleine Schriften*, dans la mesure où la plupart des chapitres reproduisent, le plus souvent sous une forme aménagée, des contributions déjà publiées. Seules quelques sections proposent des textes originaux. Le premier volume, qui est consacré aux prosateurs, commence par quatre contributions [1-4] qui servent d'introduction à l'ensemble. La première [1], *La littérature latine, une école de l'Europe*, qui rappelle le livre de l'auteur, *Rom Spiegel Europas*, Heidelberg, 1988, étudie le *Fortwirken* de la littérature latine et tente de déterminer dans quelle mesure la littérature de Rome peut passer pour la mère des lettres européennes. La deuxième [2], *Le droit et les mœurs dans la littérature romaine*, aborde le thème de la représentation des valeurs : le droit et les coutumes dans la littérature latine. Le droit romain est l'une des réalisations les plus originales de la culture romaine. Les juristes antiques avaient bien conscience que le droit reposait sur des fondements pré-juridiques qui acquéraient une valeur pratique lorsqu'il n'existait entre les parties de nationalité différente aucun lien dans le sens du droit positif. Un premier pas dans cette direction fut la création du *ius gentium*, un droit privé international, qui était d'application entre Romains et non-Romains ou entre partenaires non-romains. Une autre avancée vers l'abstraction fut le droit naturel, une idée que Cicéron formule en lien avec des prédécesseurs stoïciens et que Lactance transmettra à l'époque moderne. La troisième [3], *La littérature et la science à Rome*, étudie la relation mutuelle entre érudition et littérature à Rome. D'un côté, l'érudition a contribué à la préservation de textes littéraires et, de l'autre, les textes littéraires ont souvent été inspirés par l'érudition. Il arrive que poètes et érudits soient les mêmes personnes, comme Ennius ou Accius. Il est question des liens entre littérature et érudition chez des auteurs tels que Cicéron, Virgile, Ovide, Lucain et Augustin, dont la *Cité de Dieu* constitue une source importante pour reconstituer les *Antiquitates rerum antiquarum* de Varron, *doctissimus Romanorum*. La quatrième [4] porte sur *La philosophie et la religion dans la littérature latine de l'Empire*. Elle montre qu'une caractéristique de la littérature latine est la priorité de l'accès personnel à la philosophie et à la religion, et l'absence d'un système qui embrasse tout. La philosophie et la religion des mystères constituent le centre des trois *theologiae* antiques transmises par Varron (mythique, philosophique et politique). Ensuite, six contributions [5-10] ont trait à César et à Cicéron, les deux grands représentants de la prose romaine. *César et le pouvoir du mot* [5] montre comment César traduisait la

parole immédiatement en actes et quelle force d'exécution il accordait au mot latin. Comme Cicéron, César a perfectionné sa maîtrise de sa langue maternelle par l'étude de la rhétorique grâce à laquelle les mots peuvent avoir une influence sur les autres hommes. Les deux contributions suivantes [6-7] portent sur les liens entre Cicéron et César. La première [6] étudie le caractère et le style du *Pro Marcello*, tandis que la seconde [7] porte sur le *De officiis*, composé entre octobre et décembre 44, donc une demi-année après le meurtre de César (15 mars 44) et un an avant la mort de Cicéron (7 décembre 43). *Cicéron : théorie rhétorique et pratique oratoire* [8] montre comment, dans ses discours, Cicéron met en application une partie des théories du *De inuentione*, œuvre de jeunesse qu'il a désavouée dans sa maturité. Le *Pro Deiotaro* contient des traces de son traité théorique dans l'*inuentio* et la *dispositio*. En revanche, Cicéron s'en écarte pour l'*elocutio* ainsi que pour la cohérence générale entre l'exorde et l'ensemble du discours. La contribution [9] met en lumière le rôle prépondérant que joue, dans le *Pro Archia*, l'exaltation de la poésie et des lettres en général aux dépens des arguments ayant trait au procès lui-même. Le texte [10] porte sur un autre aspect de l'œuvre de Cicéron : le rôle de la musique. Sous cet aspect, Cicéron est platonicien. Le rapport des nombres et l'analogie entre l'ordre terrestre et l'ordre céleste sont des éléments centraux de la compréhension de Cicéron de l'harmonie des sphères. La troisième partie du volume [11-15] est consacrée aux grands historiens de Rome. Le chapitre [11], relatif à Salluste, concerne le discours de Marcius Philippus dans les *Histoires* (Sall., *Hist.* 77 Maurenbrecher = 67 McGushin), un orateur plein d'esprit qui, longtemps avant l'étouffement de la conjuration de Catilina par Cicéron, préserva Rome d'un danger semblable. Les deux chapitres relatifs à Tite-Live [12-13] éclairent deux grandes réalisations de cet historien : les valeurs fondamentales de Rome telles qu'elles sont présentées dans la préface [12] et le *Fortleben* de l'épisode du maître d'école de Faléries (V, 27-28) chez Hugo Grotius, *De iure belli ac pacis* [13]. Deux travaux [14-15] concernent Tacite. Le premier [14] est une analyse du passage racontant la mort de Tibère (*Ann.* VI, 50-51), tandis que le second [15] propose un aperçu des traits traditionnels et prospectifs de la façon dont Tacite envisage l'histoire. La dernière section [16-20] a trait à Sénèque et à l'antiquité tardive, représentée par deux grands auteurs chrétiens, Jérôme et Augustin, et un champion de la lutte païenne, Symmaque. La première contribution sur Sénèque [16] traite de *De clementia* I, 16, la seconde [17] du début du *De breuitate uitae*. Ensuite, un passage d'une lettre de Jérôme est étudié [18] : lettre 21, 20 à Paula. La contribution sur Symmaque [19], défenseur du paganisme contre le christianisme triomphant, porte sur *Relatio* 3, 8-10, un rapport du préfet de la Ville à l'empereur concernant l'Autel de la Victoire. Le volume se termine par une étude [20] sur la compréhension de la musique dans les *Confessions* de saint Augustin : *uoluptas aurium, de pulchro et apto, auditur in corde, Deus creator omnium*. – Le deuxième volume est consacré à la poésie. En Grèce, la poésie précède la prose. À Rome, c'est le contraire. Sans la prose classique d'un Cicéron, la poésie de Virgile ou d'Horace n'aurait pu exister. Ce sont les deux grands poètes augustéens qui se trouvent au centre de ce volume. Quatre contributions [1-4] sont consacrées à Horace. La première [1] traite des *Satires*, la seconde [2] de l'épître à Albius (I, 4), dont l'analyse métrique et l'étude du jeu sur les sons permettent de mieux comprendre l'art d'Horace, la troisième [3] des odes romaines, dans lesquelles Horace ne se contente pas de reprendre les thèmes de la propagande augustéenne, et la dernière [4], plus générale, porte sur la musique et la poésie chez Horace, à travers des témoignages directs et indirects, avec une interprétation de l'ode IV, 11. Viennent ensuite sept contributions sur Virgile [5-11]. La première [5] présente l'unité du développement de l'œuvre de Virgile selon trois axes : la vie et l'œuvre, l'environnement intellectuel (genres, sources, modèles) et la technique littéraire. Suit une étude [6] sur l'art de la préparation dans le prologue de

l'*Énéide*, qui montre comment Virgile, par l'emploi de mots précis et de structures particulières, prépare le lecteur pour une compréhension adéquate de son épopée. L'étude [7] s'intéresse aux rapports entre Énée et ses deux antagonistes, Didon et Turnus, à travers l'étude de l'épisode de la rencontre aux Enfers d'Énée et de Didon, placée parmi les victimes de l'amour (VI, 450-476), et des vers 919-952 du chant XII narrant la mort de Turnus, tué par Énée, qui reconnaît sur ses épaules le baudrier ravi à Pallas. *Les comparaisons et la naissance de l'Énéide* [8] s'intéresse au rapport entre les comparaisons dans les livres I, IV, VI, VII et XII et à leurs modèles chez Homère. C'est à nouveau une comparaison qui est le sujet de la contribution [9] : l'image du cheval qui brise ses chaînes et parcourt la plaine chez Ennius (*Ann.* 514-518 Vahlen<sup>2</sup>) doit conduire à la confrontation avec Homère, *Il.* VI, 506-511, Apollonios de Rhodes III, 1259-1262 et Virgile, *Én.* XI, 492-497. Une étude sur *La technique narrative de Virgile* [10] propose une analyse statistique du livre IV de l'*Énéide*, qui révèle peu d'exemples d'emploi du passé historique, auquel Virgile préfère le présent historique. Le passé historique est réservé surtout aux scènes de dieux ou aux descriptions d'états psychiques. *La conception de l'histoire dans la « Revue des Héros »* [11] étudie le tableau en triptyque que brosse Virgile des destins de Rome à la fin du chant VI : les fondateurs (VI, 760-807), les luttes dont Rome sortira victorieuse (808-853), l'exaltation des Marcelli, qui incarnent les vertus romaines (855-886). Les cinq dernières études [12-16] portent sur la poésie post-virgilienne : Lucain, Valérius Flaccus, Silius Italicus et Claudien. La contribution sur Lucain [12] replace ce poète dans la tradition épique latine et met en évidence son indépendance, ne fût-ce que parce qu'il renonce à la *theologia fabulosa*, et la nouvelle orientation qu'il donne au genre épique en insistant sur son aspect cosmique. La contribution [13] propose une analyse comparative de l'épisode d'Io chez Ovide (*Mét.* I, 583-751) et chez Valérius Flaccus (IV, 344-422). Ce dernier, qui omet et abrège plusieurs scènes, tend à l'indépendance, tandis qu'Ovide écrit en poète classique et augustéen. Vient ensuite une brève étude [14] sur la tradition et l'originalité chez Silius Italicus, suivie d'une analyse [15] sur Claudia Quinta chez Ovide (*Fastes* IV, 291-348) et chez Silius Italicus (XVII, 1-47). La dernière contribution [16] est consacrée à la technique utilisée par Claudien, dans le *De raptu Proserpinae*, pour présenter une série de tableaux de l'univers et à son utilisation de Virgile, Ovide et Stace. – Le troisième tome contient des contributions sur Lucrèce, Catulle et les élégiaques ainsi qu'Ovide. Deux études [1-2] sont consacrées à Lucrèce. La première [1] traite de la peur et du vocabulaire de la peur (*terror, pavor, horror, metus, formido, religio*) dans le *De rerum natura*, la seconde [2] porte sur la réception du poème et son influence sur la culture européenne. Lucrèce, le « libérateur », est considéré comme le pionnier du rationalisme scientifique moderne. Viennent ensuite huit études [3-10] sur Catulle et les poètes élégiaques. C'est tout d'abord [3] l'influence de Catulle qui est mise en évidence par l'examen de différents exemples d'auteurs qui lui sont redevables à travers des imitations ou des traductions : Jean Second, Johannes Grob, Lessing, Byron, Mörrike et Brodsky. La contribution [4] envisage la présentation de la nature et du paysage chez Catulle par contraste avec Horace. La mise en parallèle d'une série de poèmes des deux poètes (Catulle 46, 5, 34, 63, 64, 31 ; Horace I, 4 ; IV, 7 ; IV, 12) met bien en lumière les différences entre la lyrique de la fin de la République et celle du début de l'Empire en ce qui concerne la situation politique et la vision du monde. À l'intérieur même de l'œuvre d'Horace, une évolution est perceptible, ce qui conduit à proposer une datation haute pour l'ode IV, 12. Suit [5] une analyse de la première élégie du quatrième livre de Propertius, sur les origines de Rome, comparée avec l'épode 17 d'Horace. Cette interprétation permet de tracer l'image que se fait Propertius de la Rome augustéenne et de reconstituer sa théorie poétique en tant que poète augustéen. C'est toujours la Rome augustéenne vue par Propertius

qui est au cœur de la contribution suivante [6], consacrée à l'architecture à travers les élégies II, 31 (inauguration du portique autour du temple d'Apollon Palatin) et IV, 1 (les origines de Rome). Nous passons de Propertius à Tibulle [7], puis de Tibulle à Ovide [8] avec deux contributions [7-8] qui mettent en parallèle ces poètes. La contribution [9] rassemble ces trois poètes à propos du *populus* qui, loin d'être déprécié, est convoqué comme juge littéraire, mais aussi éthique de leur poésie, surtout chez Ovide. La contribution [10], qui propose une comparaison des aimées, assure la transition entre les élégiaques (surtout Catulle et Propertius) et Ovide, poète auquel est consacrée la dernière partie de l'ouvrage [11-17]. Après une étude [11] sur les liens qui unissent les *Amores* avec le reste de l'œuvre d'Ovide, une contribution [12] concerne les traits du *sermo cottidianus* dans cette même œuvre. Vient ensuite [13] une analyse du rôle emblématique joué par Ovide dans le processus de romanisation : (1) l'importance des régions d'Italie pour le poète, (2) la romanisation d'éléments grecs et leur importance pour la définition de l'identité du poète et pour une formulation neuve de l'identité romaine, (3) la forme spécifique et la signification du rattachement de catégories littéraires grecques (e.a. l'*epos* et la tragédie) dans le nouveau genre mis au point par Ovide, les *Héroïdes*, avec une attention particulière pour les liens intertextuels, mais aussi pour la référence intratextuelle. Les *Héroïdes* sont le sujet de la contribution suivante [14], spécialement la lettre de Briséis (*Hér.* 3), un texte qui doit persuader Achille. La réception d'Homère par Ovide est hérétique, car elle néglige le contexte de la tradition héroïque. Dans l'étude [15], il est question d'une comparaison entre Ovide et Baudri de Bourgueil (1045-1130) à travers la lettre des *Héroïdes* entre Pâris et Hélène (*Hér.* 16). Après une étude [16] sur les liens entre le poète et le lecteur d'après l'exemple d'Ovide, qui fournit des informations sur les habitudes de lecture de l'Antiquité et sur les différentes formes de dialogues qui s'instaurent entre le poète et ses lecteurs, la dernière contribution [17] porte sur la pièce 7 du troisième livre des *Tristes*, comparée à l'épître d'Horace à Albius Tibullus (le poète Tibulle) (I, 4), deux lettres envoyées à de jeunes poètes. – Chaque volume est doté d'un index. Il est inutile de dire qu'il s'agit d'une collection très riche d'articles. On ne peut que se réjouir d'en disposer sous la forme d'un recueil de consultation aisée.

Bruno ROCHETTE.